

A. son tour, le *Lyonnais* verra ainsi la cote se retourner en sa faveur : les ventes touchent à leur fin. Attendez-vous à une vive reprise.

Encore deux belles avancées : la *Société générale* à 665 francs et l'*Union* à 1,125 francs. Le *Crédit général français* voit ses actions anciennes s'acheminer vers le cours de 900 francs, qu'elles ont si bien tenu, en ces derniers mois, avant l'exercice du privilège de souscription. Les voici à 830 francs : a distance de 60 francs, montant du solde revenant aux actionnaires anciens, viennent les titres nouveaux. Bientôt il n'y aura plus qu'une seule catégorie d'actions libérées de 125 francs.

On avait craint quelque peu l'élévation du taux de l'escompte : cette décision eût été prise pour combattre les retraits d'or annoncés déjà depuis quelques jours. Une telle mesure n'a pas été prise, et le marché a raison de s'en féliciter.

Le stock-or de Paris a encore diminué de 19 millions : les succursales sont venues chercher le trou jusqu'à concurrence de 5 millions de francs.

Une consolation reste aux actionnaires de la Banque de France : leurs titres montent. Ils ont progressé hier de 130 francs.

Dans sa dernière séance, le conseil d'administration du *Crédit foncier de France* a autorisé des prêts nouveaux jusqu'à concurrence de 6,672,200 francs, se décomposant comme suit :

Prêts fonciers . . . . . 5,913,800 francs.

Prêts communaux . . . . . 758,400

Peu de variations dans les cours des chemins français et étrangers.

Contentons-nous de noter la progression constante des obligations *Beira-Alta* ; le coupon de janvier est dès maintenant regagné. Nous les laissons à 295 francs.

Cela ne pouvait manquer : le *Gas parisien* a retrouvé le cours de 1,600 fr. Attendez-vous à beaucoup mieux.

Le *Gas belge* est fermement tenu à 640 francs.

Le *Gas de Gand*, suit quelques ordres de vente, est revenu à 670 francs : on ne trouverait certes pas à acheter à un tel prix ce titre complètement classé.

Très calme, trop calme, l'action *Gas de Madrid* au-dessous de 800 francs.

Peu d'affaires sur le marché des parts de fondateur. La *Part Suez (millième)* est plus faible à 512 50. La *Part Panama* reste à 29,900.

Très ferme à 7,500, la *Part Banque Parisienne* ; la *Part Atelier Saint-Denis* est demandée à 360.

En Banque, plus que sur le marché officiel, on s'occupe de l'action du *Temps-Vie*, dont nous avons signalé la qualité en nos derniers bulletins.

Sous les colonnes, on recherchait, au dernier moment, ces titres à 830 francs ; on s'attend à de nouveaux progrès.

#### DARGENT

#### PETITE BOURSE DU SOIR

5 0/0 : 119 52, 57. — Italien : 88 50. — Turc : 13 45, 50. — Egyptien : 360, 358 75, 360. — Hongrois : 94 1/8, 3/16. — Banque ottomane : 560, 561 25. — Lots turcs : " " " " — Extérieur : 21 14/16, 1/2. — Rio (action) : 625, 616 25.

#### TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

MARSEILLE, 10 février. — Hier, vers sept heures du matin, expirait à l'Hôtel-Dieu un jeune homme de vingt-cinq à trente ans trouvé, au milieu de la nuit, dans la rue de l'Araignée (un des quartiers mal famés) assassiné à coups de couteau et baignant dans une mare de sang. Des gardiens de la paix l'avaient vu en état d'ivresse et il leur avait dit : « Je suis un brave garçon ; je me nomme Marius Lambert. J'ai un frère dans la police à Paris. » L'identité de la victime et les circonstances du crime sont encore inconnues.

VIENNE, 10 février. — Le prince impérial archiduc Rodolphe est parti avec sa suite, pour son voyage en Orient. L'Empereur l'a accompagné à la gare. Il s'est embarqué ce matin, à onze heures, sur le yacht *Miramar*.

P. B.

## LES PREMIÈRES

OPÉRA-COMIQUE : *Les Contes d'Hoffmann*, opéra-comique en quatre actes, paroles de MM. Jules Barbier et Michel Carré, musique de Jacques Offenbach.

Je rentre fort tard de l'Opéra-Comique, où l'œuvre posthume d'Offenbach vient d'être bruyamment acclamée. Cette première a été comme une longue manifestation d'honneur à la mémoire de l'aimable compositeur mort naguère en pleine production, à la veille de livrer deux batailles, l'une à la Renaissance, avec *Belle Lurette*, et l'autre, chez M. Carvalho, avec *les Contes d'Hoffmann*, le plus vigoureux effort de sa carrière. La sympathie du public a été très soutenue, très éclatante, et elle s'est traduite de toutes les façons. On a bisse des morceaux, rappelé les interprètes, et salué d'une ovation le nom du musicien. Je constate ce résultat, n'ayant pas le loisir de m'étendre. Voici maintenant la pièce en quatre mots :

Nous sommes dans une taverne d'Allemagne, tout près d'un théâtre où Stella, la cantatrice célèbre, joue un rôle de Mozart. Cette Stella, très courtisée aujourd'hui par le conseiller Lindorff, a été jadis la maîtresse d'Hoffmann, mais le cœur du poète est resté brisé de son abandon. Les étudiants, pendant un entracte, lui demandent l'histoire de ses amours : « J'ai eu, dit-il, trois enchantresses ; la première s'appelait Olympia, la plus chaste des jeunes filles... » Ainsi se termine brusquement le premier acte.

L'acte suivant nous introduit dans le salon de Coppélius qui, le soir même, présente à de nombreux invités sa fille Olympia. La jeune fille n'est qu'une poupée à ressorts qui a des yeux d'émail qui semblent vivants, qui parle et danse mécaniquement comme si elle était douée de vie, mais qui ne vit point. Hoffmann se jette à ses pieds et lui dépeint sa flamme ; elle paraît accepter ses aveux. Il valse avec elle ; elle l'entraîne dans un mouvement si vertigineux, qu'il pense en mourir ; puis, tout à coup, elle se brise, et il s'aperçoit qu'il n'a aimé qu'un automate.

Voici l'intérieur sévère et triste du luthier Crespel : c'est le troisième acte. Un clavecin occupe le milieu de la pièce, et la blonde Antonia, la fille de Crespel, chante un lied d'une profonde mélancolie. Elle aime Hoffmann : pourquoi Hoffmann la fuit-elle ? Son chant la pénètre et la tue, car la poupée de tout à l'heure est devenue la plus vibrante des artistes. L'art et l'amour la possèdent, elle mourra de son mal sublime. Vainement son père la décourage ; le souvenir de la grande cantatrice qui fut sa mère emplit toute son âme, et la pensée d'Hoffmann la soutient. Hélas ! son destin est irrévocable. Le docteur Miracle, cette figure de la fatalité, entre dans la maison, et il n'en sort que lorsqu'il a touché du doigt le cadavre d'Antonia. L'automate est brisé ;

la jeune fille est morte. Que reste-t-il au poète ? La courtisane.

Et, en effet, Stella s'avance vers lui dans la brasserie où nous l'avons laissée au premier acte, racontant le roman de son cœur à ses compagnons de folie. Mais la Muse, la consolatrice de toutes les douleurs, lui est apparue sur ces entrefaites. La Muse lui a dit : « La femme est une poupée et elle se casse ; un génie et elle succombe ; une courtisane et elle déshonore. Pour le poète, il n'est qu'un asile sûr, le sein que je t'offre. Poète, songe à la Muse. » Et il repousse les caresses de Stella et, volontiers, la livre au conseiller Lindorff. Ainsi finit la comédie.

J'ai dépoilé cette intrigue de l'appareil fantasmagorique tiré du propre fonds des contes d'Hoffmann, dont l'ont revêtu MM. Jules Barbier et Michel Carré. Cet agencement est curieux et la pièce ne manque pas d'intérêt, pour peu qu'on y prête quelque attention. Les situations lyriques y abondent ; bref, on conçoit aisément que ce poème, si tourmenté et laborieux qu'il soit, ait pu séduire un musicien.

La musique de Jacques Offenbach est facile et mouvementée comme à l'ordinaire. Cet homme avait au plus haut degré l'instinct de la scène. On n'a pas, durant ces trois actes, une minute d'ennui. On ne saurait dire que l'idée soit toujours originale et que les développements soient bien larges : seulement, cela va vite — qualité rare au théâtre — et les morceaux se donnent en châte et font briller les chanteurs. Toute la scène de l'automate est infiniment spirituelle et l'épisode du docteur Miracle est traversé d'un souffle fantastique assez étrange. C'est là de la musique travaillée en façon de décoration théâtrale, qui n'est pas très grande, mais qui a des apparences et qui est tout à fait scénique.

Le premier tableau et le dernier fournissent prétexte à des chœurs d'étudiants que le public a goûtés. Somme toute, il était réservé au créateur de l'opérette d'obtenir, après sa mort, le succès qu'il avait cherché en vain dans le cours de sa vie, à l'Opéra-Comique.

Les *Contes d'Hoffmann* sont bien montés. Mlle Isaac, M. Talazac et M. Taskin ont caractérisé très heureusement les personnages principaux ; Mlle Ugalde et M. Grivot ont rendu avec talent les figures secondaires. L'heure avancée ne me permet pas d'aller au delà de ces constatations.

FOURCAUD

NOUVEAUTÉS : Le *Mariage de Groseillon*, folie en trois actes, de MM. Bernard, Grangé et Delacour ; airs nouveaux de M. Vasseur.

Au premier acte, on a ri de confiance et d'amitié. On était aise de revoir cette bonne vieille connaissance de Groseillon, dont Brasseur a su faire, un hiver durant, la joie du Palais-Royal. Aux actes suivants, le public est resté de bonne composition ; mais les rires avaient cessé. Vraiment, même pour une pièce sans prétention, l'étoffe est trop mince, et les auteurs, qui ne sont pas les premiers venus, ont trop négligé de la broder d'esprit.

Sachez donc que l'ami Groseillon, riche de 20,000 livres de rente que lui a légués son parrain, vient à Paris chercher femme, les vierges de son endroit manquant généralement de dot. Il s'adresse à un bureau de placement ; on l'envoie chez Berthelier, un bourgeois de Paris à la recherche d'un domestique mâle.

Quiproquo. Cependant, comme le bourgeois en question a le sac et une fille de joli style (me gagne), et qu'il lui tarde de marier celle-ci pour être tout entier à la vie de Polichinelle qu'il mène en compagnie d'une demoiselle Josépha, l'affaire pourrait aisément s'arranger si Joumard, peintre de son état et amoureux de la fille de Berthelier, ne jouait à Groseillon une série de farces de rapin qui ont pour conséquence le mariage du susdit Groseillon-Brasseur avec la blanchisseuse Charlotte, représentée par Mlle Silly.

Au second acte, on est chez Mlle Josépha ; au troisième, dans les salons d'un Grand-Hôtel quelconque qui héberge à la fois les invités d'une conférence sur le phylloxera et les danseurs d'un bal costumé, donné à ses employés par le patron des magasins du Grand-Puff. Les deux fêtes se mêlent. Il y a, dans ce troisième acte, danses, chansons et musique de foire exécutées par les artistes, grotesquement déguisés. Berthelier s'est fourré dans la tête qu'on attendait, qu'on espérait celui qui... celui que... celui sous lequel il n'y a pas de bonne fête, et qu'il prononcerait un discours comme au banquet des marchands de vins. L'allusion a relevé le troisième acte.

Les acteurs que j'ai nommés au courant de ce compte rendu valent naturellement mieux que leurs rôles. Ils ne demandent qu'à être excellents, et ils le sont au moindre prétexte qu'on leur fournit.

Je n'ai pas nommé Joumard et Mlle Bode, qui font tout ce qu'ils peuvent de personnages dont vraiment ils ne pouvaient rien tirer.

H. DE PENE.

CLUNY : La *Fille de Lovelace*, drame en cinq actes, de feu Laferrière et de MM. Léon et Frantz Beauvallet.

Dans son fameux roman, *Clarisse Harlowe*, Richardson fait mourir son héroïne après la souillure de Lovelace ; les auteurs du drame nouveau ont repris cette légende et l'ont continuée en faisant naître une fille des tentatives criminelles du libertin.

On ramène de Londres, dans son comté d'Harlowe, le corps de la pauvre Clarisse, escorté de son cousin, le colonel de Marden. Lovelace a voulu, lui aussi, se trouver sur le passage du convoi funèbre ; mais bientôt, la haine endormant sa douleur, il provoque le colonel. Celui-ci lui plante son épée en pleine poitrine ; mais, grâce à une de ces mystérieuses chances que la Providence réserve exclusivement aux dramaturges embarrassés, le coup n'a pas été mortel.

Dix-huit ans plus tard, nous sommes à Liverpool, où nous retrouvons, par la plus singulière coïncidence, tous les personnages arrivant de Boston, et avec eux un jeune comte qui devient subitement amoureux de la fille de Lovelace, et le lui prouve par une scène de boxe des plus savantes ; après diverses péripéties peu émouvantes, Lovelace livre sa fille qu'il croit être la fille de son ennemi.

Mais, comme dans l'intérêt de la morale aussi bien que pour suivre les lois qui règlent la durée de l'existence humaine, le traître ne peut pas vivre éternellement, Lovelace expie, vers minuit et demi, toutes ses débauches, à la grande joie des pères de famille et des maris.

Est-ce bien la peine de discuter la pièce